Prix : 6 Frs – Etranger et Congo : 7 Frs

SIXIEME ANNEE
25 JUILLET 1951

TINTIN

30

LE JOURNAL DES JEUNES DE 7 A 77 ANS





Les temps sont durs...

QUATRE heures de l'après-midi. C'était il y a quelques semaines. L'école laisse s'échapper les garçons par petits groupes. Parmi eux, deux amis causent sur le chemin du retour.

— Mon vieux, dit l'un, je suis très embêté.

— Qu'est-ce qui ne va pas? interroge l'autre.

— Eh bien, figure-toi que j'ai accepté de mettre sur pied, avec des camarades scouts, une fancy-fair qui s'ouvre demain et que je dois encore terminer une demi-douzaine d'objets en bois découpé ce soir.

— Une demi-douzaine ! Evidemment, c'est beaucoup.

— Je te crois ! D'autant plus que j'ai encore trois longs problèmes à résoudre, lesquels doivent également être remis demain... Tu ne pourrais pas m'aider ?

— Peut-être. Mais comment ?

— En découpant trois de ces objets, par exemple.

L'ami de l'infortuné garçon réfléchit un moment. Puis, s'arrêtant au milieu du trottoir, il dit :

— Ecoute, mon vieux, les temps sont durs pour tout le monde : moi aussi, j'ai mes petites difficultés. Je veux bien te débarrasser de la moitié de ton travail, mais ce sera à raison de deux francs par objet.

— Deux francs ! Tu ne parles pas sérieusement ?

— Mais si, mon vieux. A moins que tu ne préfères la solution de tes problèmes : je peux te la fournir pour le même prix.

— Ça, jamais ! Ce ne serait pas loyal.

— Alors, mille regrets, mon vieux. Je te le répète : les temps sont durs et il ne convient plus de faire du sentiment. Au revoir !

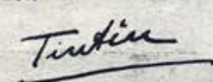
Sur ces mots, les deux « amis » se séparèrent. Et le pauvre écolier, qui n'en revenait pas de ce qu'il avait entendu, s'en retourna chez lui, penaud, avec ces petits objets en bois à découper et tous ses problèmes à résoudre.

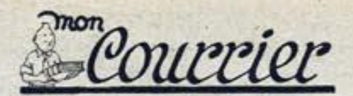
Que pensez-vous de ce petit dialogue, les amis ? Les temps sont-ils vraiment aussi durs que cela ? Et le cœur de ceux qui nous entourent ? Est-ce un ami, celui qui refuse d'aider son compagnon ? Et cette âpreté que montrent certains à vouloir faire argent de tout, n'est-elle point méprisable ?

Mais je suis sûr, en ce qui vous concerne, que vous avez toujours condamné ces pratiques et que votre amitié s'exprime généreusement.

MESSAGE CHIFFRE
destiné aux membres du club.

20.3.18.12.7.16.18.12.3.22.16.18.9
12.18.13.5.3.12.15.5
10.6.1.2.18.20.20.9.6.9.
1.6.7.6.12.12.3.17.6.
3.7.18.13.18.6.12.





De Wit Monique, Schaerbeek. — Quelle plume employer pour m'écrire ? Une plume qui filtre les fautes d'orthographe ! Me tutoyer ? Bien sûr.

Carlier Stephan, Namur. — Non, je ne possède ni les billets ni les pièces qui pourraient enrichir ta collection. Regrets et amitiés.



Fischer Evelyn, Elisabethville (Congo). — Ta réponse à mon enquête m'est arrivée trop tard, hélas ! Merci tout de même de me l'avoir envoyée : elle était très belle. Amicalement à toi.

Guérin Francis, Jodoigne. — Désire correspondre avec des garçons de 14 ou 15 ans pour échange de timbres. Ecrire au journal.

Godart Roland, Frameries. — Merci pour tes mots croisés. Ne plus lire « Tintin » à 16 ans ? Et pourquoi donc ? Il n'y a pas d'âge pour la jeunesse du cœur, la seule qui vaille. Toutes les mamans pensent ainsi.



Pedro Augusto, Léopoldville (Congo). — Adresse-toi à une firme de disques : la Maison Bleue, à Bruxelles, par exemple, ou chez Cado-radio, avenue de la Toison d'Or. Amitiés.

Van Beirs Marc, Uccle. — Pour les prix des concours, il faut attendre de nos nouvelles. L'ami dont tu parles appartient sans doute à une autre catégorie de lauréats. Patience. Et amicalement à toi.

Poedts Willy, Anderlecht. — Si tu n'as pas copié tes dessins dans un journal illustré, ce n'est pas mal du tout. Continue d'après modèle.

TINTIN (hebdomadaire). *Administration, Rédaction et Publicité* : rue du Lombard, 24, Bruxelles. — C.C.P. : 1909.16. — *Editeur-Directeur* : Raymond Leblanc. — *Rédacteur en chef* : André-D. Fernez. — *Imprimerie* : Etablissements C. Van Cortenbergh, rue de l'Empereur, 12, Bruxelles.

ABONNEMENTS :

	Belgique	Etranger, Congo Belge
3 mois	Fr. 70.—	80.—
6 mois	» 135.—	155.—
1 an	» 265.—	300.—

LES AVENTURES DE RENAUD ET DU PETIT CHEVAL AJAX







Fou de rage, le sorcier s'élança sur les traces des fugitifs.



(A suivre.)

Conrad le Hardi

TEXTES ET DESSINS DE BOB DE MOOR

Profitant de l'absence de Conrad, Steenardt vient demander au vieux seigneur de Kessel de lui donner sa fille. Devant le refus du châtelain, il blesse mortellement ce dernier. Soudain, un appel le fait tressaillir...





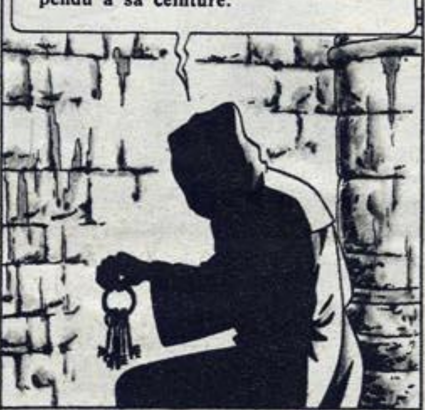






Aaah !













Arrêtez, l'ami ! Oublions nos petites querelles. Ce château est à notre merci. Pillons-le !... Ensuite, nous y mettrons le feu...

Il a raison ! Allons-y !

En avant ! A nous le trésor du seigneur de Kessel !

Halte ! Pas si vite, mes gaillards !... Auparavant, j'ai deux mots à vous dire...

BOB DE MOOR-30-

(A suivre.)

Le CHOCOLAT EST NÉ AU PAYS DE MONTÉZUMA

LORSQUE le conquistador Fernando Cortez débarqua sur les rivages du Mexique à la tête d'une poignée d'aventuriers espagnols, une grande frayeur s'empara des Aztèques. Leur souverain lui-même, le superbe Montezuma qui régnait dans son magnifique palais de Mexico, ne put s'empêcher d'être profondément troublé quand on lui rapporta que ces guerriers à la peau blanche possédaient des armes extraordinaires dont le bruit ressemblait à celui du tonnerre et qu'ils se juchaient à califourchon sur de grands animaux à quatre pattes. Les armes à feu et les chevaux étaient pareillement inconnus au Mexique. Tout comme l'était d'ailleurs pour les Espagnols la boisson habituelle les Aztèques, appelée « Chocolat », qui devait bientôt conquérir le monde entier.

LES MANGEURS DE MOUCHES

CURIEUX hommes que ces Aztèques !... Ils avaient atteint un niveau de civilisation étonnant ! Leurs palais et leurs temples, construits au sommet de pyramides, rappelaient les splendeurs de l'Egypte antique. Leurs mathématiciens et leurs astronomes eussent rendu des points aux savants de la vieille Europe. Et pourtant, par certains côtés, ils demeuraient fort barbares. Ils n'avaient pas d'animaux domestiques : ni chiens, ni bœufs, ni ânes, ni chevaux. Ils se nourrissaient de la plus étrange façon. Leur plat préféré était un gâteau de... mouches ! Quant à leur religion, elle se signalait par des cruautés inouïes. A certaines époques, ils organisaient de véritables chasses à l'homme en vue des grandes fêtes qui comportaient immanquablement des sacrifices humains. On raconte même que les victimes immolées étaient, ensuite, servies aux festins qui terminaient les cérémonies.



LA LIQUEUR DES DIEUX

BIEN avant l'arrivée des Espagnols, les Aztèques avaient pris l'habitude de boire du chocolat. En fait, ils en buvaient comme nous buvons de la bière ou du vin. Mais le peuple devait se contenter du « patluxe », gros cacao de couleur obscure dont la saveur était âcre et amère. Aux seigneurs était réservé le «socouascho » dont la graine était regardée comme si précieuse qu'elle servait de monnaie courante dans la plupart des villes mexicaines. Les riches prenaient alors le chocolat dans des écailles de tortue, polies et enjolivées d'arabesques en or. C'est dans un récipient semblable que fut, pour la première fois, servie la liqueur des dieux à Fernando Cortez. L'empereur Montézuma avalait une coupe de ce breuvage chaque fois qu'il se rendait dans ses appartements privés et aussitôt qu'il avait bu, la coupe était brisée ou jetée dans les eaux du lac dont son palais était entouré. On prétend d'ailleurs que ce lac recèle encore de fabuleuses richesses.

UNE GROSSIERE MEPRISE

DES qu'ils en eurent goûté, les Espagnols se montrèrent particulièrement friands du chocolat. On vit bientôt des femmes parcourir, le matin, les rues de Mexico, offrant aux passants du chocolat aromatisé avec de la vanille ou de la cannelle. De tous les côtés, comme devaient naître plus tard les cafés, s'ouvrirent des « chocolatorios » et, en 1625, les dévotes dames créoles imaginèrent même de se faire servir une tasse de chocolat à l'église, après la fin de l'office de midi.

Du Mexique, l'usage de cette boisson se répandit dans toute l'Amérique conquise, puis en Espagne même. Quand les corsaires hollandais capturèrent pour la première fois un navire de Sa Majesté Très Catholique chargé de cette précieuse denrée, les graines de cacao étaient si peu connues qu'ils les jetèrent à la mer avec dédain, en les appelant des « crottes » de brebis.

LE CHOCOLAT CONQUIERT L'EUROPE

LES Hollandais pouvaient se tromper une fois, mais ils étaient trop malins pour récidiver. Quelques années plus tard, après avoir séduit les libres citoyens des Pays-Bas, le chocolat fit d'innombrables adeptes en Angleterre, en Allemagne et en France. Le cardinal de Richelieu en buvait par ordre de son médecin, pour « modérer les vapeurs de sa rate ». Le Régent en prenait chaque matin à son petit lever, tout en recevant ses courtisans et ses conseillers. C'est ce qu'on appelait « être admis au chocolat de Son Altesse Royale ». Sous le règne de Louis XV, les seigneurs et les dames de la Cour portaient toujours sur eux des bonbonnières remplies de pastilles au cacao. Il fut même créé une charge nouvelle, celle de « Grand Chocolatier de la Reine », charge qui, dit-on, était aussi lucrative que celle d'un ministre ou d'un conseiller au Parlement.

MEDECINE ET FRIANDISE

IL fallut toutefois attendre une centaine d'années avant que le chocolat devînt la friandise solide et croquante que nous connaissons aujourd'hui. Jusqu'au premier tiers du siècle dernier, on le consommait exclusivement sous forme de boisson ou comme... médicament. Hé oui !... Les apothicaires se servaient du cacao pour rendre plus agréable le goût des médecines diverses que devaient ingurgiter les patients. Encore, les procédés de fabrication n'étant pas tout à fait au point, la suavité de ces pilules et de ces purgatifs restait-elle toute relative ! Quant au prix, il atteignait des montants tels que le chocolat ne pouvait être apprécié que par les privilégiés de ce monde.

Heureusement, la situation n'est plus telle aujourd'hui ! Ce n'est pas vous qui vous en plaindrez, n'est-ce pas, mes amis ! Moi non plus, d'ailleurs !



Les FAUCONS de la MER

L'oncle de Marc, le professeur Balestra, a été enlevé par les « Faucons Noirs ». Partis à sa recherche dans le désert, Marc et Denis sont faits prisonniers par des Bédouins. Ils parviennent à fuir dans une vieille voiture; mais des cavaliers leurs coupent la route...





















Regarde, Meyerling ! La voiture du vieux Balestra !

Par le diable ! Et le type qui la conduit est un homme de la tribu Affit, qui nous l'a volée !... Il faut la reprendre !

(A suivre.)



Les Aventures de DZIDZIRI

ROMAN INEDIT DE FRANCIS DIDELOT

ILLUSTRATIONS D'ALB. WEINBERG



Le « Normandie des Airs », à bord duquel le jeune Dzidziri avait pris place comme passager clandestin, s'est abattu au cœur de l'Afrique. Après avoir détruit les restes de l'appareil, notre héros, accompagné du pilote Larnaud et de l'air-hôtesse Sophie, s'efforce de rejoindre des lieux plus civilisés. Le prince Ephraïm e tson secrétaire Domingo, personnages fort suspects qu'il a trouvés près des débris de l'avion, se joignent au groupe...

EPHRAIM JOUE ET GAGNE...

Le pilote se rua hors de l'abri où il reposait. A temps pour apercevoir l'ombre s'enfuir. Il bondit, lançant un grand cri :

— Alerte !...

Brouhaha dans le camp ! La silhouette qui s'échappait buta dans une racine et s'étala. Yves Larnaud plongea comme il eût fait au cours d'une partie de rugby et lui saisit les jambes; l'autre se débattit, décochant des ruades; il soufflait comme un bœuf. Enfin Yves le remit sur ses pieds d'une bourrade. Sophie accourait; elle braqua sa torche électrique, pressa le bouton :

— Domingo !

— Qu'est-ce que vous faites ici ? gronda l'aviateur. Et pourquoi vous sauver de la sorte ?...

Le secrétaire voulut se dégager sans répondre. Il gronda :

— Lâchez-moi... Je ne suis pas...

Sophie intervint :

— Je l'ai vu sortir de votre abri.

A ce moment, une autre voix s'éleva. C'était Ephraïm survenu sans qu'on l'eût entendu :

— Larnaud, lâchez immédiatement Domingo.

Le ton était froid, résolu. Il était loin, l'homme si aimable avec les aviateurs... et loin aussi, celui qui, au début de la nuit, offrait sa fortune à Sophie. En cet instant, les dés étaient jetés, Ephraïm le voyait : inutile de feindre davantage.

— Lâchez-le, répéta-t-il.

— A la bonne heure, marmotta Larnaud, on est fixés maintenant. Ce que j'aimerais savoir, c'est le but que vous poursuivez... et pourquoi vous avez essayé de me faire tuer par les buffles ?

Ephraïm eut un regard dans la direction de la jeune fille. Il feignit :

— Mademoiselle connaît mes sentiments...

Furieux, Larnaud se jeta sur lui. Il y eut une bagarre. Ephraïm était tombé et Larnaud le frappait à coups redoublés.

— Tes sentiments !... Menteur ! Je veux que tu me dises immédiatement ce que vous cherchez, toi et ton secrétaire de pacotille... Hein ?

Le poing serré contre la bouche, Sophie n'osait intervenir; cette lutte, dans la pénombre dense de la forêt vierge, avait quelque chose de dramatique. Mais que faisait Domingo ? La jeune fille, quittant un instant les combattants du regard, aperçut le secrétaire qui levait le bras; elle allait crier, quand le rugissement du lion éclata une fois encore, énorme, saisissant dans la nuit africaine.

— Le lion... balbutia Domingo.

Il ne put continuer. Voici que la bête sautait au milieu du groupe, comme tombée d'un arbre sur lequel elle se fût tapie. Le fauve râlait sa fureur. Il se jeta sur Domingo, les griffes en avant. Et le secrétaire, terrorisé, détala, hurlant :

— Ephraïm !... Vite, vite...

Le prince, à son tour, fut victime de l'attaque de l'animal. Il rompit d'un pas, saisit un pistolet dans sa poche. Pas même le temps de le braquer : le lion bondissait en lançant un cri. Ephraïm s'enfuit.

Alors le lion exhala un long soupir, puis **il dit** :

— Je suis arrivé à temps...

Mais il ajouta :

— Eh là, commandant, pas de blagues !...

Car Yves brandissant une arme; le pilote ne s'en servit pas d'ailleurs, tant il était médusé d'entendre le fauve parler. Sophie, elle, avait compris :

— Mon petit Dzi, c'est toi encore...

Elle s'élança. Elle se heurta au mufle du lion, tandis que Dzidziri exprimait :

— Attendez que j'enlève ma pelure. D'autant qu'il fait chaud là-dessous...

Furieux, Larnaud se jeta sur lui. Il y eut une bagarre.

Il laissa tomber la dépouille; sa bonne balle ronde apparut dans la lueur de la torche électrique tenue par Sophie. La jeune fille l'attira, l'embrassa sur ses deux joues couvertes de taches de rousseur. Yves cependant s'étonnait :

— Mais qu'est-ce que...

— Oh ! pas difficile ! Je me méfiais de l'Ephraïm, et j'avais raison. Au début de la nuit, qu'est-ce qu'il a raconté à Mademoiselle Sophie. Pas vrai ?

— Toujours toi ? dit-elle alors.

— Dame ! quand j'ai entendu, impossible de résister : il a fallu que je rugisse !...

— Mais, bougonna Yves Larnaud, comment sais-tu ?... et d'où vient cette pouillerie ?...

Pour le coup, Dzi se redressa non sans majesté :

— Dites, commandant, cette pouillerie, elle vous a rendu service tout à l'heure : c'est mes amis, les Fils du Lion, qui me l'ont donnée quand j'ai fait le pacte avec eux... Parfaitement, le Pacte du Lion... Je suis moi-même un Fils de Simba...

Il soupira, revenant à sa gouaille native :

— Même que c'est pas facile de rugir, croyez-moi... Essayez un peu pour voir !

Larnaud haussa les épaules. Sophie s'inquiétait :

— Et Laobé, ton petit copain ?

— Lui, c'est la lionne, répliqua Dzi avec un petit rire.

Il poussa un bref rugissement auquel un autre « fauve » répondit. Et Laobé sortit des fourrés. Il ne portait pas la tenue des Fils de Simba, lui.

— Tiens, expliqua Dzi, il aurait eu de la peine à la dissimuler dans le coffre de la Jeep.

Cependant une barre plus claire soulignait l'horizon. Le jour n'était pas loin. Le petit groupe revenu à l'abri du pilote, on n'avait plus envie de dormir. Une sourde angoisse les tenaillait. Sophie la traduisit :

— Où sommes-nous ?... Où Ephraïm nous a-t-il menés ?...

— Bah ! fit Dzidziri, le fleuve est là. Suivons-le, ça nous conduira toujours quelque part.

— Je vais questionner les Noirs, fit l'aviateur.

Il sortit, parcourut le campement, revint bientôt; ses traits s'étaient durcis; son visage hâlé exprimait une froide résolution. Sophie se leva d'un bond :

— Yves, qu'est-ce qu'il y a ?

— Tous les hommes sont partis... oui, les porteurs d'Ephraïm... Le campement est vide.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? fit la jeune fille.

Dzi ricana :

— Vous êtes encore étonnés. Moi, j'avais senti le vent dès que je l'ai vu, votre Ephraïm et encore plus son paquet de rillettes de Domingo : deux franches crapules. Ils ont essayé de vous faire massacrer par les buffles; puis Ephraïm a voulu vous mettre, vous — et il se tournait vers Sophie — dans son jeu... Et si vous aviez eu des papiers secrets, ils vous les auraient barbotés sans hésiter.

— Des papiers, répéta le pilote.

Il ne fit qu'un bond jusqu'à la veste de cuir pendue à un piquet de l'abri. Il en fouilla une poche, se tourna, les traits bouleversés :

— Volés !...

Dzi ne broncha pas; il observait l'aviateur avec un singulier pli de la bouche. Larnaud inventoriait le vêtement; finalement il répéta :

— Volés !... Qu'est-ce que tu as à me regarder de la sorte, Dzidziri ?

— J'ai... j'ai que c'est tout de même pénible de sauver quelqu'un des crocodiles, des buffles, et de je ne sais quoi encore, et de ne pas mériter plus de confiance. Si vous m'en aviez parlé, je vous aurais donné une idée. C'est les papiers de M. Hage-Davricourt qu'on vous a volés, je parie ?

— Oui, dit Larnaud. Il me les a remis avant de mourir. C'est le secret du « Normandie ».

— Eh ben nous voilà propres, résuma Dzi. Quand je pense, c'était pourtant limpide : l'Ephraïm recherchait l'avion tombé; il se disposait à enlever des pièces quand nous sommes arrivés; alors, il s'est douté que vous possédiez des papiers. Et maintenant...

— Il faut le rattraper, les lui reprendre, gronda Larnaud.

Dzi le considéra avec un certain scepticisme. Il allait répondre quand Laobé se dressa frémissant :

— Ecoute, Lionceau à la Crinière de Flammes, écoute... Le tam-tam de guerre !

La semaine prochaine :

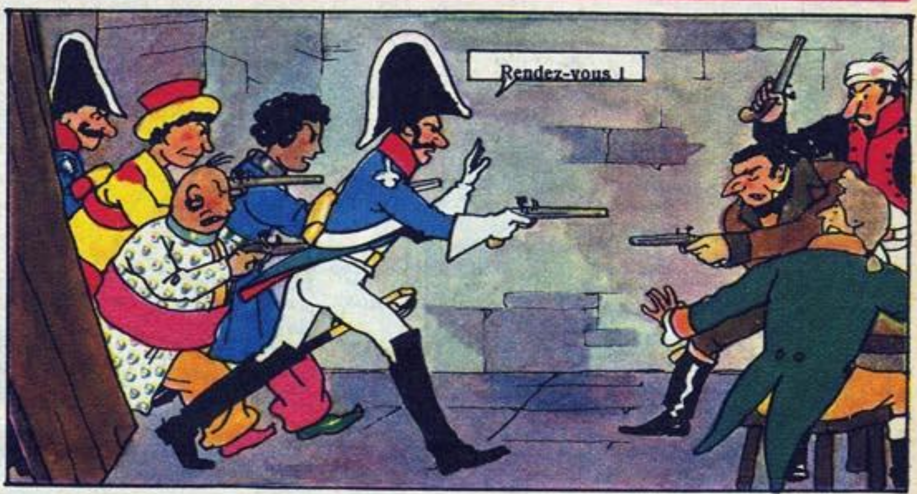
SOUS LES FLECHES

LES MAMELUKS DE BONAPARTE

TEXTES ET DESSINS DE JACQUES LAUDY

Hassan, Kaddour et Roustan, accompagnés d'un escadron de la maréchaussée, reviennent vers le château où se tiennent les conspirateurs...























(A suivre.)

Le cas étrange de Monsieur de Bonneval

M. de Bonneval est un père de famille comblé, doublé d'un grand savant. Mais l'étrange découverte qu'il vient de faire va l'entraîner malgré lui dans une série d'aventures extraordinaires...

























(A suivre.)

INTERDIT aux GARÇONS !...



MENU DU JOUR :

CREPES, VICHY, THON FRAIS !

Ma chère Brigitte,

JE t'avais promis des nouvelles de mes vacances en Bretagne. Eh bien, les voici. J'imagine ton ahurissement : « Quoi, Ninon se met à tenir ses promesses et m'écrit une longue lettre ! Elle doit être malade... »

Tu as deviné. Je suis au lit, un verre d'eau de Vichy à portée de la main. Ce qui me console un peu, c'est que, dans la chambre à côté, mon cousin Achille est tout aussi piteux que moi. Une maladie contagieuse ? Que non, à moins que gourmandise et bêtise soient des microbes qui s'attrapent. Si je te dis que l'hôtel où nous sommes installés est en même temps une crêperie, tu comprendras le drame. Car tu sais notre goût à tous deux pour les crêpes et tu n'ignores pas qu'en fait de poids sur l'estomac, la crêpe bretonne vient en tête de toutes les crêpes du monde.

Hier soir, un pari stupide entre Achille et moi. Victoire éclatante de la soussignée : à la seizième reprise, K.O. de mon adversaire que je laisse pour mort sur le tapis. Quelle nuit maman a passée, courant du vainqueur au vaincu secoués, aux mêmes moments, par la même indigestion et le même remords !...

A part ses crêpes, la Bretagne est un pays plein d'attraits. Il y a quelques jours, nous avons fait l'excursion de la Pointe du Raz. Là nous étions à notre affaire : une heure d'escalade de rochers surplombant des gouffres d'eau écumante ! A l'extrême pointe, qui est aussi celle de la France, celle de l'Europe occidentale, la fin d'un continent avec l'immensité de l'Océan devant lui, on voudrait s'arrêter, ému, on voudrait contempler ce site grandiose. On voudrait... Ah ! ouiche ! Pas question. Avancez, circulez, hurlent guides et visiteurs impatients. Car si l'endroit est sauvage, il n'est point désert, hélas ! Je vois venir le moment où l'on équipera la Pointe du Raz de signaux rouges et verts et d'un micro pour guider les touristes : « Levez le pied gauche. Sautez. Accrochez-vous avec la main droite. Ecoutez le tumulte des flots. En face de vous, le phare de la Vieille. A droite, la Baie des Trépassés. Ne jetez pas de pelures de bananes sur les chemins qui côtoient l'abîme. N'oubliez pas le guide, etc... »

En rentrant d'excursion, nous avons eu la chance, à Concarneau, d'assister au retour d'un groupe de thoniers. Quand je dis, la chance, j'exclus Achille. Ce grand curieux (j'aime m'instruire, dit-il avec pédanterie !) a voulu voir de tout près le débarquement des gros poissons luisants entassés dans la cale remplie de glace. Mais tu comprends, ma chère Brigitte, les marins sont pressés d'en finir et de descendre à terre après trois mois de pêche. Alors, le petit monsieur de la ville en short et chemise blanche impeccable qui posait des questions à tout le monde et fourrait son nez partout, il n'aurait pas dû se mettre dans la trajectoire des thons, entre le pont du bateau et le camion.

Une belle bête d'au moins vingt livres s'est heurtée au visage d'Achille (sans s'excuser, le malotru). Mais mon cousin a été



stoïque. « J'adore ces senteurs marines », a-t-il déclaré. C'est le parfum de l'aventure ! »

Moi qui suffoquais à côté de lui, pendant le retour en auto, je préfère celui de l'eau de Cologne...

Ninon

UNE HISTOIRE VRAIE

TRAGÉDIE dans l'ARCTIQUE



NOUS avions eu tort de nous attarder dans les eaux froides de la Mer de Beaufort, au nord du Cercle Arctique. A présent, il était tout à fait impossible au navire de vaincre la croûte de glace qui s'épaississait autour de lui et qui allait bientôt l'emprisonner comme dans un étau d'acier...

Cela se passait dans la Baie de Camden, non loin de la côte, et nous envisagions l'avenir avec angoisse. Vivre la longue nuit hivernale dans ces solitudes glacées n'est pas une perspective réjouissante !...

Pendant tout l'été, une saison bien trop courte à notre gré, nous avions chassé la baleine au-delà du Détroit de Behring. Mais l'acharnement que nous avions mis à compléter notre provision d'huile précieuse nous avait fait oublier notre position et l'approche rapide des grands froids.

Notre navire était figé en vue du rivage. Des collines toutes couvertes d'une neige épaisse, disposées en demi-cercle, fermaient notre horizon à 5 km. de distance. Le soleil nous avait abandonné, mais la lune restait fidèle et, lorsqu'elle se montrait, elle faisait étinceler la neige des montagnes de mille feux éblouissants.

Peu de temps avant la Noël, alors que nous nous faisions déjà à l'idée de passer l'hiver à bord de notre bateau, quelques craquements sinistres se firent entendre. Mais rien n'arriva jusqu'à la veille de la Nativité; puis, tout à coup, les craquements recommencèrent de plus belle. Non loin de nous, le champ de glace se crevassait et, soudain, la masse blanche se mit à bouger, à se craqueler, à se déplacer comme si elle se liquéfiait. Il ne s'agissait pourtant pas encore de dégel ! Le thermomètre marquait 30 degrés sous zéro. Nous subissions tout simplement l'effet d'une tempête lointaine ou d'un séisme qui faisait se déplacer les masses d'eau libre sous la banquise. Cette dernière, n'étant plus supportée, n'allait pas tarder à s'effondrer par endroits en créant un chaos inimaginable.

Notre bateau, construit dans un bon chantier de l'Alaska, était solide, sans doute, mais il n'était pas en mesure de résister longtemps au traitement auquel il fut bientôt soumis. Tenu fermement par la glace collée à ses fonds et comprimé entre des montagnes en mouvement, il ne tarda pas à être écrasé, sans que nous puissions rien tenter pour le sauver.

Dès qu'il eut conscience du grand danger qui nous menaçait, notre capitaine nous ordonna de construire des traîneaux sommaires en utilisant toutes les planches que nous pourrions trouver. Une fois assemblés d'une façon rudimentaire, ces traîneaux furent mis par dessus bord. Puis, on empila des vêtements, des vivres, des outils et du combustible sur ces véhicules de fortune.

Moins d'une heure plus tard, le navire était abandonné. Les dix-huit hommes composant notre équipage entreprirent aussitôt le dangereux voyage vers la terre.

La glace restait en mouvement, des précipices s'ouvraient brusquement à quelques pas de nous. A un certain moment, le capitaine qui ouvrait le cortège de traîneaux, disparut...; une seconde plus tard, les trois hommes qui le suivaient en traîneau furent happés à leur tour, par une immense crevasse. Il était impossible de leur porter secours, car nous avions besoin de toute notre attention pour éviter les gouffres qui s'ouvraient de tous côtés.

Enfin, après plusieurs heures d'efforts surhumains, mes deux compagnons et moi atteignîmes la terre ferme avec un traîneau tout désarticulé. Nous étions les seuls survivants de l'aventure, nos quatorze compagnons ayant subi le même sort que le capitaine et celui du malheureux navire.

Nous n'aurions certainement pas pû vivre longtemps dans l'état où nous nous trouvions. Epuisés par l'effort, sans abri et sans feu, nous nous voyions condamnés à mourir de froid. Par bonheur pour nous, un Esquimau avait suivi tout le drame du haut d'une colline et avait alerté un petit village des environs.

Ces Esquimaux nous transportèrent dans un de leurs iglous et nous prodiguèrent tous les soins dont sont capables ces braves gens. Pendant deux longs mois, nous partageâmes la vie et le labeur de nos hôtes jusqu'à l'arrivée de la patrouille de la police montée canadienne, qui se chargea de notre rapatriement.

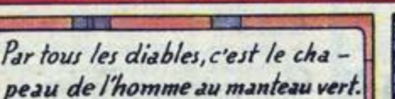


LE CASQUE TARTARE

TEXTES ET DESSINS DE WILLY VANDERSTEEN

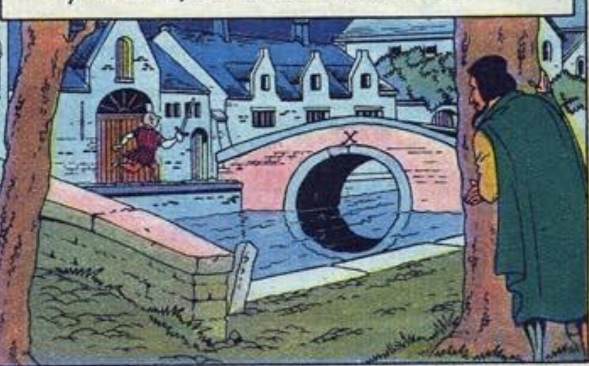


Le capitaine Rabakol est rappelé d'urgence à Venise pour une mission confidentielle. Mais un agent de Gênes l'espionne...





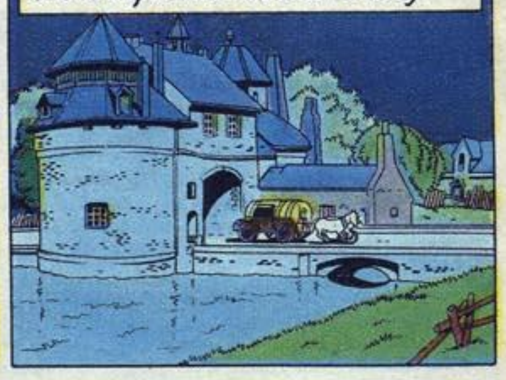












Ils se dirigent vers la mer par la digue du Zwin. Bobette considère avec étonnement les feux qui brûlent au haut des tours, le long de la route









(A suivre.)



Textes et dessins de Jacques Martin.



























(A suivre.)

Un conte inédit de GEORGES BERNAC
Illustrations de FRANÇOIS CRAENHALS

LE SECRET de

CONTRAIREMENT à ses camarades népalais, Yé-Lin ne se demandait jamais pourquoi les seigneurs blancs voulaient absolument atteindre le sommet de la montagne.

Josikhar et Nohin, en particulier, ne cessaient de se disputer à ce sujet. Le premier disait :



— Tout en haut du Parwal-Sawaji, nos maîtres espèrent rencontrer l'ombre des dieux.

Et le second répondait :

— Ils cherchent la pierre qui change le cuivre en or.

Mais aucune explication ne satisfaisait la plupart des porteurs de fardeaux. Habitués à escalader les monts, pour le compte des commerçants thibétains qui transportaient le coton et le sel, ces humbles ne comprenaient pas pourquoi leurs maîtres actuels se détournaient des cols et marchaient obstinément, non vers les moindres, mais vers les plus fortes pentes.

Yé-Lin, lui, ne se mettait pas martel en tête. Il avait toujours rêvé de faire ce métier délicieux, d'accompagner les hommes adultes qui s'en vont, charge au dos, sur les pistes ascendantes. A douze ans, il lui était donné de réaliser ce rêve, grâce à un caprice des hommes blancs.

Le jour où ceux-ci recrutèrent dans la vallée-des-cèdres leur cohorte de porteurs, ils remarquèrent ce jeune garçon aux yeux clairs, déjà taillé en athlète :

— En voici un qui ne doit pas avoir peur des montagnes ! s'exclama un seigneur blond, aux oreilles écartées et au gros nez.

— Je n'en ai pas peur, en effet, proclama Yé-Lin.

Et pour prouver qu'il disait vrai, il escalada le mur du Temple — trois fois la hauteur d'un homme — et se mit à courir le long de la corniche. Arrivé au bout, il se pencha tant qu'il put, avec une lente rotation des bras, puis il sauta au milieu des Européens.

Ils poussèrent un cri de surprise. Mais déjà le gamin s'était relevé, sans même une meurtrissure.

Le seigneur blond frappa dans ses mains :

— Je t'engage, dit-il en riant.

Il ajouta, s'adressant à ses amis :

— Ce garçon portera mes papiers jusqu'au Camp Sept.

★

« L'expédition austro-helvétique au sommet du Parwal-Sawaji » — huit mille cent cinquante-sept mètres — commençait, selon l'usage, par l'établissement de camps, échelonnés depuis la base en territoire népalais jusqu'à l'altitude de six mille mètres. De longues caravanes apportaient dans tous ces camps le matériel nécessaire, ou bien allaient et venaient de l'un à l'autre, transportant les appareils scientifiques, les bidons de combustible, les caisses de nourriture, tantôt de bas en haut, tantôt de haut en bas.

Peu à peu, la masse des porteurs diminuait, à cause de tous ceux qu'on laissait dans les postes. Il y en avait eu deux cent cinquante de la Vallée des Cèdres jusqu'au camp Trois. Au-delà des contreforts, il n'y eut plus que cent hommes allant et venant. Trois Blancs les dirigeaient. Trois autres poussaient alors vers le pied des Quatre-Frères, amenant avec eux une trentaine de porteurs d'élite.

Comme on le lui avait promis, Yé-Lin s'était trouvé parmi ces privilégiés, avec Nohin et Josikhar. Et c'est à ce moment qu'aux étapes la discussion avait commencé au sujet du but que se proposaient les seigneurs blancs.

Depuis pas mal de temps, l'expédition s'était écartée des routes connues. Maintenant on était dans une région où jamais les indigènes ne se risquaient, non pas même ceux que tourmente la folie de la solitude.

Au camp Cinq, l'air manquait déjà. Yé-Lin s'exerçait, suivant l'exemple de ses camarades, à élargir et à approfondir sa respiration. En marche, il appuyait méthodiquement le pas, bien qu'il ne fût chargé que d'une caissette et d'un petit sac fermé par des lacets de cuir.

Son maître, le seigneur aux larges oreilles, ne lui adressait que les paroles indispensables; mais Yé-Lin voyait bien que ce personnage lui était bienveillant.

Chaque soir, le jeune garçon devait poser sur une table pliante le sac et la caissette. Le Blanc en tirait des papiers, une plume, des carnets couverts de notes en caractères minuscules. Tout en mangeant, il écrivait fiévreusement. Ses yeux et son gros nez s'élevaient sans cesse vers le ciel, avec une expression de perplexité heureuse.

Yé-Lin le regardait, intrigué. Il devinait que le singulier voyage dans la montagne faisait naître dans le cerveau du maître des pensées toutes neuves, d'une fécondité merveilleuse, et que celles-ci se projetaient à mesure sur ce papier où courait une plume que l'œil avait peine à suivre. Qui sait s'il ne s'agissait pas d'un mystère très sacré, par exemple du Secret de la Montagne !

A l'aube, carnets, plume et papiers reprenaient leur place dans la caissette et dans le sac, que le garçon attachait à son épaule. Et au signal du Suisse, la troupe repartait, laissant chaque fois derrière elle quelques hommes, dont la moitié redescendaient au camp précédent.

★

La montée se faisait de plus en plus lente et de plus en plus dure. Après avoir traversé de larges étendues de neige glacée, les explorateurs retrouvèrent les rochers. Mais pour établir le camp Six, il fallut longuement tourner autour du plus élevé des Quatre-Frères, pyramide gigantesque à la pointe de laquelle s'amorce le piton du Parwal-Sawaji proprement dit.

Enfin, le chef Haegli découvrit un endroit propice, à l'origine d'une cheminée, sur un épais miroir de glace.

Sous les tentes doublées de fourrure, le froid de la nuit pénétrait, malgré le réchaud à pétrole. Après la cérémonie de l'écriture, Yé-Lin vint rejoindre ses deux aînés, qui ne se disputaient plus, car désormais chacun avait besoin de toutes ses forces.

Josikhar dit seulement :

— Quelque soit le but des seigneurs, je pense qu'il est proche des limites de la mort.

En effet, on put constater le lendemain que deux des trois derniers Blancs commençaient à s'épuiser. Ils avaient la peau jaunâtre, les membres tremblants. Seul le blond aux grandes oreilles semblait encore alerte et indemne.

C'est lui qui, avec sept porteurs encordés, se hissa le premier dans la cheminée.

Ce trajet, le dernier avant l'attaque finale de la montagne, fut moins terrible qu'on ne l'eût pensé.

Au camp Sept, qui fut placé dans une caverne à la base du piton, tous les préparatifs prévus se firent dans de bonnes conditions. Mais le Suisse et son compagnon y arrivèrent malades.

On vécut trois longues semaines sur ce bout de rocher nu, où s'accumulait le matériel.

Les deux fiévreux ne se remettaient pas, au contraire.

Force fut de les renvoyer au camp Cinq, avec une escorte de quatre hommes qui comprenaient Josikhar. Le lendemain, il vint, pour remplacer les grimpeurs défaillants, un jeune Autrichien, presque chauve, qui riait toujours, ce qui agaçait son compatriote aux grandes oreilles. Il leur incombait de gravir les treize cents mètres ultimes qui les séparaient du but de l'expédition.

★

Le retard imprévu, combiné avec la précocité exceptionnelle de la Mousson, fut



la MONTAGNE

cause du désastre mémorable qui suivit.
A peine les deux explorateurs de pointe eurent-ils entamé la première de leurs trois journées décisives, qu'un effroyable ouragan se déchaîna sur la montagne.

Yé-Lin avait été laissé à la garde des tentes, avec les trois Népalais qui restaient. Il suffit que deux d'entre eux négligeassent un moment leur tâche de surveillance pour que l'une des lourdes toiles lestées



de plomb rompit ses liens et s'envolât par dessus les abîmes. L'autre tint bon, quand les quatre corps furent couchés en travers des câbles; tandis que les vivres accumulés sous la tente perdue se dispersaient dans la neige, qui tombait avec une inconcevable violence.

Le troisième jour, il y eut une accalmie qui permit à deux indigènes du camp Six de grimper par la cheminée et d'apporter les nouvelles.

Dans les camps inférieurs, c'était la débandade générale. Mal orientés, par rapport aux vents de la nouvelle saison, les dépôts de victuailles étaient presque tous détruits. Au surplus, un grave accident arrivé au camp Deux — la chute de blocs rocheux qui avaient écrasé trois Blancs — obligeait les groupes échelonnés audessus à se replier en hâte vers le lieu de la catastrophe, où il fallait organiser d'urgence le transport des blessés graves.

Pour tout dire, pendant que le Blond et le Chauve tentaient d'escalader le fameux piton, tout ce qui était préparé pour les soutenir et pour les recueillir à leur retour s'effondrait irrémédiablement, hommes et choses !

La tempête recommença de plus belle.

— Par un tel vent, dit Nohin, qui s'était recouché à plat ventre sur les câbles, à côté de Yé-Lin, par un tel vent les deux seigneurs n'ont pas la moindre chance d'atteindre le sommet.

— Je le crois aussi.

— Très probablement, ils ont déjà été précipités dans le vide par les génies de l'air.

— C'est mon avis.

— Toutefois, nous sommes à leur service. Nous avons donc le devoir de les attendre encore deux jours.

Le second jour, à l'extrême limite, le Chauve revint seul, hagard et titubant. Il avait la moitié du corps gelé, la peau de son visage, comme fendue à coups de tranchoir.

Il put encore dire :

— Mon camarade a atteint le sommet. Il est mort au passage de la Grande Arrête nord-ouest.

Puis, il mourut aussi. Et son rire éternel reparut aussitôt sur sa face.

— C'est fini, dit Nohin. Nous sommes déliés de notre devoir, puisque nous n'avons plus de maîtres.

Yé-Lin inclinait à penser de même. Mais il se rappela la ferveur avec laquelle l'homme aux grandes oreilles transcrivait sur le papier les pensées de son cerveau, émanation du Secret des Montagnes...

★

Le vent faiblissait de nouveau.

— L'arrête nord-ouest n'est qu'à deux heures d'ici, calcula le jeune garçon. Tu peux partir Nohin. Moi, je dois d'abord aller chercher la pensée de mon maître.

— En ce cas, j'ai un autre devoir : je t'attendrai quatre heures.

Les deux autres Népalais, se gardant de toucher aux bagages de l'Autrichien, disparurent dans la grande cheminée.

Yé-Lin se mit en route, tout seul.

D'abord il dut ramper sur une haute paroi lisse, en mettant le bout des pieds dans des infractuosités presque imperceptibles, comme lorsqu'il avait rampé sur le mur du Temple. Il franchit une crevasse oblique, en sautant. Ses poumons privés d'air frappaient les os de sa poitrine; il était à deux doigts de l'évanouissement.

Un peu plus tard, il se trouva balancé au bord d'une pointe de glace; sous lui, d'immenses étendues de désert s'étendaient, à des profondeurs inouïes; on aurait dit que la montagne se demandait si elle allait garder contre elle cet enfant téméraire, ou le lancer dans ce puits sans fond sur lequel s'effilochaient les nuages.

De justesse, par des mouvements insensibles, Yé-Lin recouvra son équilibre. Et peu après, il fut en vue de la Grande Arête.

L'homme blond était là, glacé par la mort. Sur sa figure déchirée, se lisait une expression de triomphe. Et ses mains étreignaient des feuillets de papiers, une plume, tirés du sac aux lacets de cuir.

Yé-Lin n'hésita point. Il mit plume et feuillets dans le sac, qu'il referma. Il toucha le moins possible au cadavre, songeant : « Le Seigneur garde le domaine qu'il a conquis. » Il repartit pour le camp Sept.

★

Pour le voyage de retour, malgré les objurgations de Nohin, le gamin aux yeux clairs se chargea aussi du coffret, ce qui le priva d'un précieux poids de vivres.

Yé-Lin et Nohin redescendirent la montagne. Ils savaient que tous les groupes de l'expédition s'étaient repliés; que sur d'énormes étendues, dominées par le Toit-du-Ciel, ils seraient livrés à eux-mêmes, seuls dans le vent et la neige, guidés par l'unique instinct de leur race; car après tant de neige, les pistes étaient complètement effacées. Ils savaient aussi qu'ils s'étaient mis dans cette situation désespérée par leur propre volonté, sans même qu'un devoir pressant les contraignît, car « on n'a d'obligations qu'envers les vivants », selon Bouddha. N'importe. Tel était le vœu du destin, inscrit obscurément sur ces papiers indéchiffrables que Yé-Lin serrait contre sa poitrine.

★

Trois mois plus tard, un véritable spectre, enveloppé de fourrures en lambeaux, arrivait au poste anglais de Djommerling, le plus avancé dans cette région.

Nohin était tombé dans un précipice. Yé-Lin, seul survivant, apportait aux Blancs le dernier écrit du Blanc au gros nez.

Et cet écrit contenait le récit complet de l'ascension du Parwal-Sawaji; document essentiel, sauvé par un enfant dont aucun ancêtre, aussi loin qu'on remonte dans la nuit des temps, n'avait jamais su lire...



TROIS parachutistes soviétiques ont battu le record du monde de saut. L'un sauta de 13,400 mètres et ses compagnons de 12,500 mètres dans la région de la Volga.

★

UNE compagnie d'aviation américaine a ouvert un service de nuit avec des couchettes confortables. L'avion-couchettes est né. On peut faire aujourd'hui la traversée New-York-Londres dans un lit !...



LES Américains emploient de plus en plus les cerveaux électroniques.

Aujourd'hui, les problèmes concernant les plans des avions et leur expérimentation sont résolus par des robots perfectionnés possédant un cœur électronique et « une tête solide pour les mathématiques ».

Pourquoi apprenons-nous encore nos tables de multiplication ?

★

L'ON se sert de plus en plus au Congo de l'avion, autant pour lutter contre les insectes et que pour ensemencer les champs.

Un appareil léger volant à une altitude de moins de 15 mètres, peut en un jour ensemencer 500 hectares.

★

LE seul Anglais à manger de la viande à sa faim est... Rota, le lion que M. Churchill a offert au Zoo de Londres.

Rota, envié par cinquante millions d'Anglais, consomme ses 4 kilos de viande de cheval par jour.

La crise de la viande qui dure depuis la fin de la guerre en Grande-Bretagne, vient encore de s'aggraver.

Un grand journal londonien a d'ailleurs mis récemment sur le compte du rationnement les défaites sportives de son pays.



TOUS les métiers ont leurs risques, mais celui de bureaucrate est l'un des plus dangereux qui soient si l'on en croit le rapport du président de l'Office du Travail de Washington.

Selon ce rapport, sur douze mille employés de l'Office, deux mille ont été victimes l'année dernière d'accidents professionnels. On note que cent quarante employés se sont enfoncés dans les mains des attache-lettres, et quatre-vingt-sept des plumes ou des crayons; cent quarante-deux se sont blessés contre des meubles, des portes ou des murs; deux cent trente se sont coupés avec du papier; cent soixante-dix-neuf se sont écrasé les doigts en manipulant des tiroirs, des portes ou des machines à écrire, enfin les autres... se sont sans doute vu pousser un long poil dans la main, ce qui est tout de même une infirmité, n'est-il pas vrai ?

Le mystère du joueur d'échecs

Où l'on apprend les origines et le mystère de l'automate joueur d'échecs dont les prouesses ont été racontées dans le numéro précédent.



En 1776, quatre ans après le premier partage de la Pologne, un régiment mi-partie russe, mi-partie polonais, qui tenait garnison à Riga, se révolta. Les insurgés furent accablés par le nombre et, dans la déroute, leur chef, l'officier Worousky, tomba, les deux jambes fracassées par un coup de feu.



Le malheureux réussit cependant à échapper au massacre en se jetant dans un fossé et, la nuit venue, il se traîna jusqu'à la demeure d'un médecin appelé Oslof, qui passait pour un homme très bienfaisant. Le docteur se montra digne de sa réputation.



Il cacha le proscrit, lui prodigua ses soins, mais les blessures prirent un caractère si alarmant qu'il dut opérer une double amputation. Sur ces entrefaites, il reçut la visite d'un de ses amis intimes, le baron de Kempelen, que des travaux scientifiques avaient rendu célèbre à travers toute l'Allemagne.



Il commençait à avoir des inquiétudes sur les conséquences de sa bonne action. Que faire de Worousky dont la tête avait été mise à prix ? Qu'allait-il devenir lui-même si l'on venait à découvrir ce qu'il avait fait ? Oslof avait naturellement tout révélé à son ami en qui il avait une absolue confiance. Tous deux se consultèrent longuement.

Le mutilé était guéri; il s'agissait de le



faire sortir du territoire russe. Kempelen réfléchit.

— J'ai une idée, s'écria-t-il tout à coup. Votre protégé est d'une force prodigieuse aux échecs, n'est-ce pas ? J'aperçois un moyen de tirer parti de son talent.

Il se mit aussitôt à l'œuvre. Trois mois lui suffirent pour inventer et terminer le prétendu automate qui devait servir à dissimuler le Polonais.



On dressa aussitôt l'itinéraire pour gagner la frontière le plus sûrement possible et, afin de n'éveiller aucun soupçon, on convint de donner les représentations dans les villes importantes que l'on traversait. Les premières eurent lieu à Toula, le 6 et le 7 novembre 1777. L'automate se tira d'une manière remarquable de toutes les épreuves auxquelles on le soumit...



...et Kempelen fut entièrement rassuré sur le succès de sa ruse. Le baron et Worousky firent alors leurs adieux à Oslof et se dirigèrent vers la Prusse. La machine et l'officier polonais étaient enfermés dans une énorme caisse percée de trous d'aération que l'on transportait avec les plus grandes précautions, afin, disait-on, de ménager les mécanismes dont la délicatesse était extrême.



Les voyageurs parcoururent sans incident une vaste étendue de pays, faisant à chaque station d'abondantes recettes, mais à Vitepsk Kempelen reçut un ordre qui l'enjoignait de se rendre à Saint-Pétersbourg avec son automate pour que celui-ci put se mesurer à un adversaire redoutable: l'impératrice elle-même!

— Nous n'avons qu'à obéir, dit Worousky.

Kempelen, on l'a vu, se tira encore de ce



mauvais pas. Lorsque Worousky fut en sûreté, Kempelen vendit son automate à un certain Anthon. Il passa ensuite entre les mains du mécanicien Maelzel et continua sa carrière grâce au concours de compères de petite taille... et excellents joueurs d'échecs, qui se glissaient dans le corps du Turc. Bien du temps passa avant que la supercherie ne fût éventée !



Le train spécial, qui transportait les joyaux de la couronne de Ravonie, a disparu. Sexton Blake est chargé d'enquêter sur ce mystérieux attentat. Il interroge le jeune Tommy, qui a trouvé la casquette du machiniste...









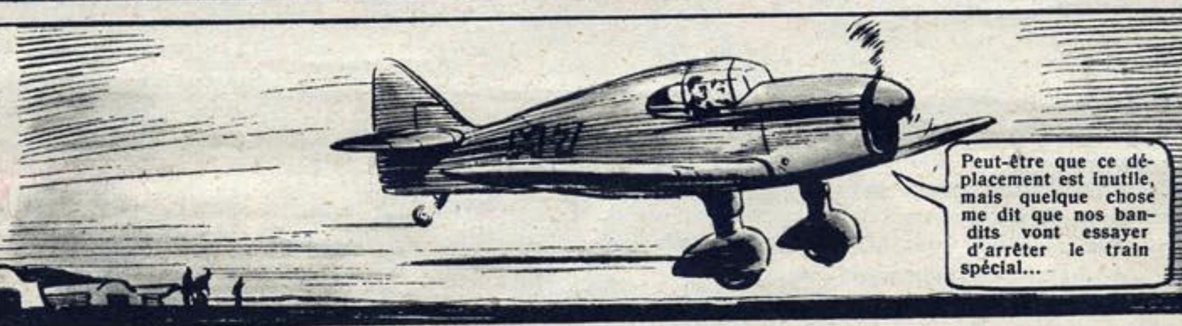
Je ne vois qu'un seul train présentant un intérêt spécial, Monsieur Blake. Il s'agit d'un train de marchandises venant d'Ecosse. Officiellement, il transporte du charbon, mais en réalité, ses wagons sont chargés d'uranium...

Sans plus attendre, le détective et son ami se rendent au quartier général des pouvoirs exécutifs de la Compagnie. Sexton Blake fait part de ses découvertes au directeur, et s'enquiert des prochains convois importants qui vont circuler.

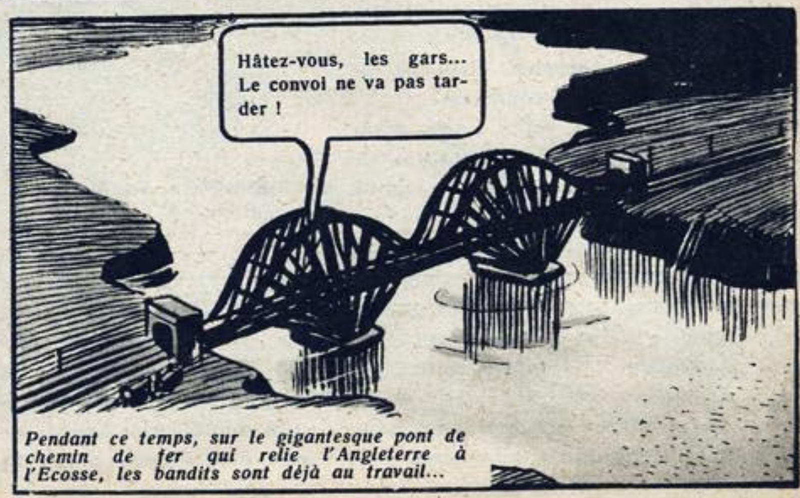




Blake et Tinker se rendent à l'aérodrome de Northolt en voiture, et quelques minutes plus tard, nos deux amis s'envolent vers le nord, à bord d'un petit avion de tourisme.







(A suivre.)

Vous ne les connaissez peut-être pas !...

DANS le domaine de l'automobile, l'année 1951 a été particulièrement riche en nouveautés. Citons pêle-mêle : l'Alfa-Roméo 2 litres, la Jenssen « Interceptor », les Ford anglaises Consul et Zephyr, la Salmson française « Randonnée », la « Mercédès » 3,3 litres, la Simca « Aronde », la Jowett « Jupiter », la Road-Jet américaine, la D.B. française 750, la Callista Ranelagh, les Triomph Roadster, Renown, etc... etc...
Nous allons aujourd'hui, si vous le voulez bien, examiner, parmi toutes ces dernières-nées, celles qui ont déjà affronté les feux de la rampe.





JOWETT « Jupiter ». — G.B. — 4 cylindres.

LA *Jowett-Jupiter* ne ressemble en rien à son aînée la *Jowett-Javeline* (*Javelot* en français). Il s'agit maintenant d'une décapotable de grand luxe, dont la carrosserie présente plusieurs innovations curieuses; le capot, par exemple, ne forme qu'une seule pièce avec la calende, les phares, les ailes et le pare-choc. Soulevé, il met à nu le moteur et les roues, ce qui facilite grandement l'accès aux centres nerveux du véhicule. Voilà qui nous change de la *Jowett-Javeline*, à bord de laquelle il fallait tout bonnement démonter une roue si l'on voulait remplacer correctement les deuxième et quatrième bougies !

La *Ford-Zephyr* n'est somme toute que la réduction des célèbres *Ford* américaines. Construite à Dagenham (Angleterre), cette voiture rompt avec les traditions de la *Ford* qui reste fidèle au châssis et aux soupapes latérales. Elle possède une carrosserie monocoque et des soupapes à culbuteurs en tête. Avec la *Ford-Consul*, elle est destinée à remplacer progressivement la *Prefect* et l'*Anglia*, deux véhicules démodés et d'une tenue de route déplorable.

Quelques temps à peine après avoir lancé leur extraordinaire prototype de 1 l. 750, les usines *Lancia* viennent de pousser l'*Aurélia* à 2 l., et de changer quelque peu l'aspect extérieur du véhicule. Les ailes, intégrées complètement, ne forment plus à présent qu'une seule ligne (c'est le fameux « pontoon-side » américain); les phares sont plus haut, le moteur est plus long et la carrosserie arrière est beaucoup plus effilée qu'à bord de la précédente *Aurélia*. Avec son moteur amélioré, cette nouvelle *Lancia* file à plus de 160 km. à l'heure.

Salmson, marque fort peu connue à l'étranger mais très appréciée en France, est l'une des plus vieilles firmes d'automobiles. Cette année, elle présente son nouveau modèle « *Randonnée* » qui doit remplacer la fameuse 13 C.V., voiture de qualité, mais démodée et dépassée du point de vue mécanique. Le moteur

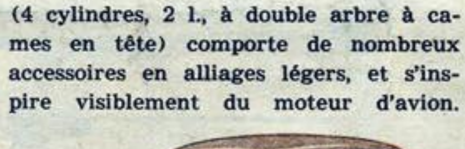


FORD « Zephyr ». — G.B. — 6 cylindres en ligne.

LANCIA « Aurelia ». — Italie. — 6 cylindres en V.



(4 cylindres, 2 l., à double arbre à cames en tête) comporte de nombreux accessoires en alliages légers, et s'inspire visiblement du moteur d'avion.





SALMSON « Randonnée ». France. — 4 cylindres.

Pourvue d'une boîte de transmission *Cotal*, cette limousine à 6 places consomme une moyenne de 13 litres, et peut atteindre la vitesse de 150 km./heure. On peut dire qu'elle constitue, en plus luxueux, une réplique à la « *Frégate* » *Renault*.

Enfin, *Simca* vient de changer radicalement la forme de sa célèbre 1 l. 200. La nouvelle venue, l' « *Aronde* » (hirondelle en vieux français), s'inspire de la *Fiat 1.400*, dont les ingénieurs ont d'ailleurs participé à la construction. Le moteur reste à peu près identique à celui de l'ancienne 1.200, mais il développe 45 C.V. au frein (3 de plus que la *Peugeot 203*) et il entraîne la voiture à 120 km./heure.

Cette petite machine possède de réelles qualités de nervosité, de puissance, de tenue de route et de confort. Il sera intéressant de la comparer avec l'actuelle *203*.

Et à ce propos, il paraît que *Peugeot* voit d'un très mauvais œil la naissance de l' « *Aronde* », et que cette firme tient prêt, un moteur de 1.490 l. pour damner le pion à cette nouvelle *Simca* si le besoin s'en faisait sentir.

La lutte est ouverte entre *Renault*, *Simca*, *Peugeot*, *Salmson* et *Ford*. Mais pendant ce temps, que fait *Citroën* ? Probablement rien, car, en France, ses carnets de commande sont remplis pour très longtemps. Cette inaction n'en demeure pas moins dangereuse. Un formidable assaut est déclenché contre les 11 C.V. et les 15 C.V. tractions-avant. La grande marque française parviendra-t-elle à résister victorieusement aux efforts offensifs de ses nombreuses rivales ?...

SIMCA « Aronde » - France. 4 cylindres en ligne.





MONSIEUR VINCENT

Le peste ravage la ville de Châtillon, dont Vincent de Paul est devenu le curé. Aidé de quelques âmes charitables, notre ami se dépense sans compter auprès des malades. Un soir, il pénètre dans la maison du redoutable M. de Barly...

TEXTE ET DESSINS DE RAYMOND REDING

TITUBANT, M. DE BARLY S'AVANÇAIT VERS VINCENT. SOUDAIN, L'ÉPÉE FENDIT L'AIR, SAUVAGEMENT... DANS LE MÊME INSTANT LE GENTILHOMME S'ABATTAIT COMME FOUDROYÉ PAR SON MÉFAIT...







M. DE BARLY NE DEVAIT PAS MOURIR. VINCENT LE SOIGNA LUI-MÊME, NUIT ET JOUR... ET LE GUÉRIT, MIRACULEUSEMENT... LA PREMIÈRE CHOSE QUE FIT LE GENTILHOMME LORSQU'IL FUT À NOUVEAU SUR PIED FUT DE SAISIR SON ÉPÉE ET...



LA PESTE ÉTAIT VAINCUE !... IL FALLAIT MAINTENANT S'ORGANISER POUR L'AVENIR ET PENSER QUE LA CHARITÉ EST VERTU NÉCESSAIRE EN TOUT TEMPS.
VINCENT SE MIT ALORS À RÉDIGER LES STATUTS ET RÈGLES DE LA "CONFRÉRIE DES DAMES DE LA CHARITÉ", ASSOCIATION QUI S'ÉTAIT IMPROVISÉE, NOUS L'AVONS VU, SOUS LA POUSSÉE DES CIRCONSTANCES MAIS DONT LA PROSPÉRITÉ ET L'EXTENSION DEMANDAIENT UNE ORGANISATION RATIONNELLE.



VINCENT DE PAUL N'ÉTAIT PAS POUR AUTANT LIBÉRÉ DE TOUT SOUCI... UN SOIR QU'IL QUITTAIT SA PETITE ÉGLISE NOYÉE D'OMBRE





L'ENVOYÉ DU CARDINAL N'ÉTAIT PORTEUR D'AUCUN ORDRE, MAIS SEULEMENT CHARGÉ DE PRÉSENTER À VINCENT QUE LE BIEN QU'IL ÉTAIT VENU FAIRE - UN PEU À LA DÉROBÉE - À CHÂTILLON, IL AVAIT LA POSSIBILITÉ DE L'ACCOMPLIR AU CENTUPLE À PARIS. QUE CETTE DÉMARCHE EÛT POUR PROMOTEURS M. ET MME DE GONDI, IL N'EN ÉTAIT SOUFFLÉ MOT...



SE SÉPARER DE SES CHATILLONNAIS ALLAIT LUI DÉCHIRER LE COEUR. IL LE SAVAIT, ET POURTANT VINCENT SENTAIT QUE SA PLACE ÉTAIT À PARIS. IL RÉFLÉCHIT LONGTEMPS PUIS, UNE SOIRÉE DE DÉCEMBRE, LA NOUVELLE COURUT DE BOUCHE EN BOUCHE : MONSIEUR VINCENT S'EN ALLAIT !...



LA VEILLE DE SON DÉPART, COMME IL CONSIDÉRAIT AVEC MÉLANCOLIE LA CHAMBRE QU'IL OCCUPAIT CHEZ SON HÔTE PROTESTANT, UN LÉGER BRUIT L'ATTIRA VERS LA FENÊTRE...



(A suivre.)

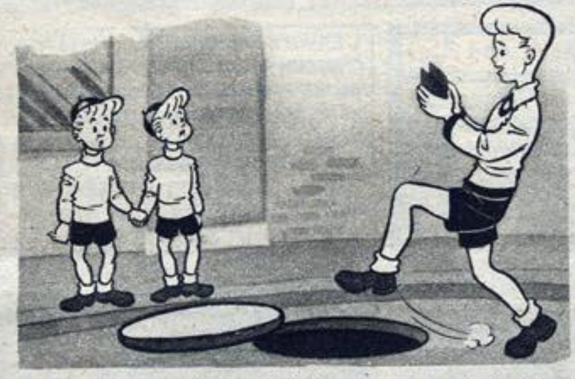
Le TIMBRE TINTIN

- Les décalcomanies que vous pouvez obtenir sont les suivantes : **Le Trésor de Rackham Le Rouge, Tintin en Amérique, L'Ile Noire** et **Le Crabe aux Pinces d'Or.**
  Il n'y a pas d'autres carnets pour le moment.
- Lorsque vous nous écrivez à propos d'une prime, rappelez toujours notre numéro de référence. Vous nous aiderez !
- L'album « **Le Roman du Renard** » peut vous être envoyé contre remboursement.
- Les chromos « **Les Trois Mousquetaires** » s'obtiennent aux mêmes conditions que ceux du « **Renard** ». Attention !... Les albums « **Mousquetaires** » 2e partie, sont épuisés.
- Veillez à grouper vos timbres par espèces et à coller vos petits timbres sur une feuille de papier. Merci d'avance !

★

LES TIMBRES TINTIN FIGURENT ACTUELLEMENT SUR :

— Les biscuits VICTORIA
— Le chocolat et les pralines VICTORIA
— Les toffées VICTORIA
— La confiture MATERNE
— Les fruits au sirop MATERNE
— Les fruits et légumes FRIMA
— Les biscottes HEUDEBERT
— Le savon Tintin de PALMAFINA
— La margarine INA
— Le chocosweet de PALMAFINA
— Les pâtes alimentaires TOSELLI
— Le journal TINTIN



Il est tellement émerveillé par son portefeuille « Tintin » qu'il oublie de regarder où il marche !

VOICI LES PRIMES

1)	LE ROMAN DU RENARD, par série de 40 vignettes	50 points
2)	Décalcomanies TINTIN, carnet A...	50 points
3)	Décalcomanies TINTIN, carnet B...	60 points
4)	Cinq cartes postales de Hergé, série I ou II	70 points
5)	Pochette de papier à lettre TINTIN	80 points
6)	Fanion TINTIN	100 points
7)	Portefeuille TINTIN	200 points
8)	Puzzle TINTIN, modèle A	350 points
9)	Puzzle TINTIN, modèle B	500 points
10)	Jeu de cubes TINTIN	500 points



LES AVENTURES DE QUICK ET FLUPKE

FETES NATIONALES



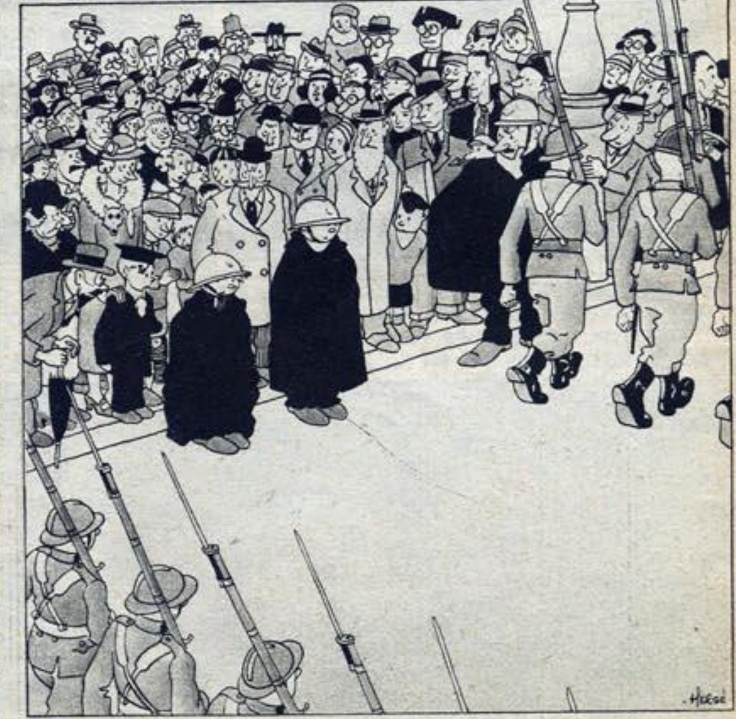












MELI-MELO

LA VITESSE DU CYCLISTE



POUR se rendre d'un endroit à un autre, en montagne, un cycliste roule à la vitesse de 10 km./h. à l'aller, et de 20 km./h. au retour. Pouvez-vous établir d'une manière précise sa vitesse horaire moyenne ? (Réponse dans notre prochain numéro.)

EN BREF

LE jeu des échecs se prête à un nombre invraisemblable de combinaisons. On pourrait remplir quarante-cinq bibliothèques contenant chacune trois cent trente mille volumes de deux cents pages chacun, rien qu'avec les zéros que l'on ajouterait à un chiffre pour former le total des combinaisons possibles.

★

IL existe dans le monde deux illettrés sur trois. Aujourd'hui encore, 1 milliard deux cent millions d'hommes ne savent ni lire ni écrire.

★

AU temps des Anciens Grecs, la durée moyenne de la vie humaine était de dix-huit ans. Sous les Romains, cette moyenne atteignit vingt-deux ans et au moyen âge, trente-cinq ans. Il y a cent ans, elle était de quarante et un ans, et il y a cinquante ans, de quarante-neuf ans. Aujourd'hui, elle est, aux Etats-Unis, de près de soixante-dix ans.

Solution des mots croisés du N° 29.

Horizontalement :
1. Ma; pu. 2. il; âne. 3. nices. 4. réels. 5. carrés. 6. rê. 7. clac.

Verticalement :
1. Ca. 2. ra. 3. minéral. 4. cavalier. 5. clerc. 6. esse. 7. pas. 8. un. 9. et.

TINTIN EN VACANCES

Pour recevoir « Tintin » n'importe où, lis ceci :

a) Si tu es abonné : fais-nous connaître tes nom, adresse et numéro d'abonnement. PRECISE AUSSI ton adresse de vacances ainsi que le début et la fin du séjour.

b) Si tu n'es PAS ABONNE : mêmes renseignements que ci-dessus, plus l'envoi de 6 francs en timbres-poste par journal à envoyer.

TROIS PETITS CASSE-TETE

Avec les cinq lettres suivantes, pouvez-vous former sept mots différents : AECNR ?

★

Avec la lettre S et les nombres 100, 50, 0 et 6, êtes-vous en mesure d'écrire le nom d'un roi de France du Moyen Age ?

★

Et pour finir, voici un rébus graphique :

LIÉ / GD 9 13 et 3

(Réponses dans notre prochain numéro.)

A PROPOS DE CLEFS...

SAVEZ-VOUS que 2,000 ans avant le pharaon Tut-Ank-Ammon, les Egyptiens utilisaient déjà des clefs de bois et d'ivoire qui étaient fort semblables à nos clefs d'aujourd'hui ? Il est d'ailleurs fait mention de clefs dans l'Ancien Testament (Livre III des Juges, Versets 23 et 25) : « Ehud se dirigea vers le porche, ferma les portes du parloir... Ses serviteurs prirent la clef et les ouvrirent. »

Dans le petit musée de l'Ile d'Elbe, on peut trouver une clef d'or dont Napoléon fit cadeau à Joséphine de Beauharnais. Ce bijou est estimé actuellement à plus de 10,000 dollars. Le roi Louis XVI avait la passion des serrures et des clefs. Il travailla deux ans à fabriquer une serrure à secret qui défia pendant cinq ans les meilleurs serruriers de France. Finalement pourtant, il se trouva quelqu'un de très patient qui en vint à bout.

UN PARTAGE DIFFICILE



DEUX ouvriers, pour casser la croûte, décident de mettre en commun leurs ressources. Le premier, Pierre, sort 5 sandwiches de sa besace; le deuxième, Paul, 3 sandwiches. Survient un tiers, Jacques, qui, n'ayant aucune provision, demande aux deux autres de pouvoir partager leur repas. S'étant restauré, Jacques donne à Pierre et Paul 8 pièces de monnaie.
— Partagez-vous ces pièces, dit-il. Que chacun d'entre vous prenne la part à laquelle il a droit.
Les trois hommes ont, bien entendu, mangé le même nombre de sandwiches. A combien de ces 8 pièces, Pierre et Paul ont-ils respectivement droit ? (Solution dans notre prochain numéro.)

HORIZONTALEMENT :
1. Arbre toujours vert.
2. Préfixe.
3. Fille d'Inachos.
4. Possessif.
5. Rappel un chanteur.
6. Premier homme.
7. Fleur.
8. Louange.
9. Venu au monde.
10. Amincit par l'usage.
11. Carte à jouer.
12. Se dit pour automobile.

VERTICALEMENT :
1. Adverbe de lieu; Article.
2. Sport qui est représenté sur ce dessin; Ville d'Allemagne.
3. Assistions.
4. Passée au sas.







.....tomber entre les mains des féroces anthropophages!

Continue sans moi! Sauve-toi! Tu viendras à mon aide plus tard!







(A suivre.)



TEXTES et DESSINS de **BOB DE MOOR.**























LA SEMAINE PROCHAINE, SUITE DU « MYSTERE DE LA GRANDE PYRAMIDE ». (A suivre.)